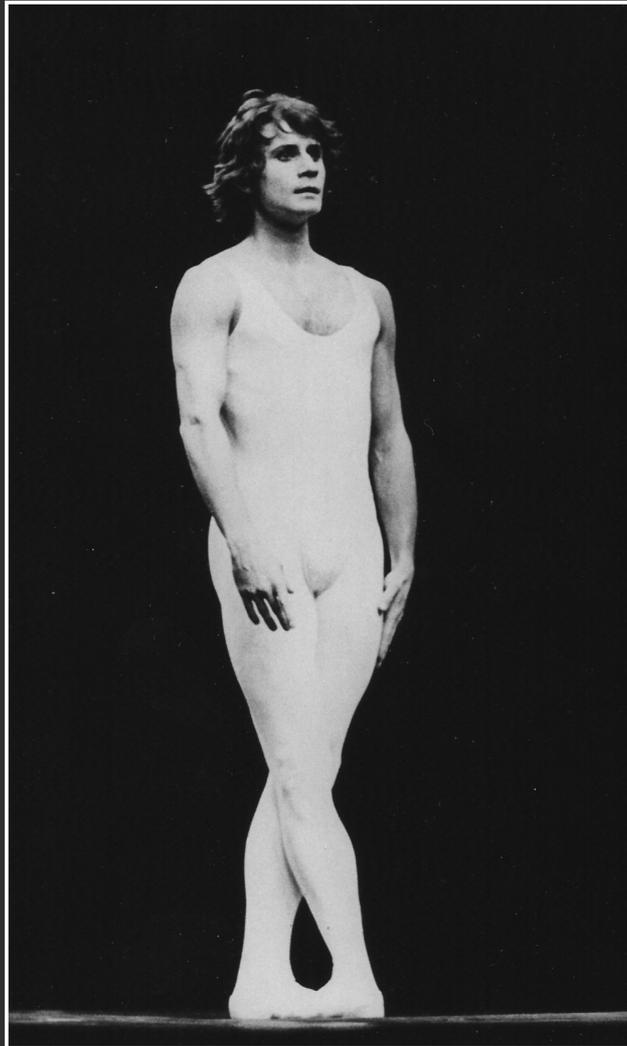


MÉTIER DANSEUR
Souvenirs et Récits



PETER HEUBI

Préface de Jean Pierre Pastori

MÉTIER DANSEUR

SOUVENIRS ET RÉCITS

PETER HEUBI

Préface de Jean Pierre Pastori	2
1. Introduction	3
2. Ma racine et mes débuts dans la danse	3
3. Premiers contact avec la danse professionnelle	5
4. Formation professionnelle	8
5. Premiers engagements	16
6. Le Ballet du Marquis de Cuevas 1961-62	18
7. Service militaire suisse 1962	25
8. Avec Jeanine Charrat à Genève 1962-63	26
9. Ballet JMF de Pierre Lacotte 1963-1965	29
10. Entre deux contrats	36
11. London Festival Ballet 1965-1969	37
12. Courte période comme indépendant	49
13. The National Ballet of Washington	52
14. Les Ballets Felix Blaska 1970– 1974	56
15. Le Ballet du Grand Théâtre de Genève 1974 – 1977	64
16. Activités comme chorégraphe 1973 – 1986	69
17. Réorientation comme professeur de danse dès 1977	83
18. Le duo Pit et Phil, Peter Heubi et Philippe Dahlmann	86
19. Mon école « Espace Danse Peter Heubi »	96
20. Travail politique en faveur de la danse en Suisse	105
21. Moi et les Extraterrestres	110
22. Quelques contes absurdes et fantastiques	119
23. Epilogue	130

Préface

Voilà un récit de vie que devraient lire tous les étudiants en danse ! Le parcours de Peter Heubi est très représentatif des obstacles à affronter et des défis à relever. Certes, la situation des danseurs s'est améliorée au cours du temps, protection sociale incluse. En tournée, ils n'ont plus à se chercher eux-mêmes un toit pour la nuit... Mais demeurent les espoirs et les désillusions, les succès et les incertitudes. Dur métier. Que Peter a passionnément aimé. Ce que l'on appelle une vocation.

« C'est en se lançant dans la vie et dans l'action qu'on arrive à réaliser ses vœux, écrit-il. Il faut une bonne dose d'inconscience, mais la chance est toujours au rendez-vous si on laisse faire le destin. » Belle profession de foi. Issus d'une famille modeste, mais aimante et qui lui prodigue une excellente éducation, Peter, parti très jeune de sa Berne natale, a mené une brillante carrière de Stockholm à Londres, de Paris à Grenoble, de Washington à Genève.

Une carrière exemplaire qui lui a permis de côtoyer les grandes figures du ballet du XXe siècle. Qu'il s'agisse de professeurs de légende comme Boris Kniaeff et Nora Kiss, de chorégraphes de renom tels Janine Charrat, Pierre Lacotte, Serge Lifar et George Balanchine, et de glorieux interprètes, à commencer par Margot Fonteyn et Rudolf Noureev.

Les souvenirs émaillés d'anecdotes savoureuses qu'a consignés Peter Heubi sont absolument captivants. Ils permettent de prendre la mesure de ce qu'était une vie d'artiste, pour ne pas dire de bohème..., à compter des années soixante. « Il n'y a pas de meilleure école que les one night stands (les tournées alignant une ville par jour) et l'expérience quotidienne de la scène pour apprendre le métier de danseur », estime-t-il. Autant dire que confort et oisiveté ne sont pas de mise. Mais le jeu en vaut la chandelle. Peter s'affirme comme un danseur de premier plan, apte à remplacer le fameux Niels Kehlet dans le Bouffon du Lac des cygnes et à faire feu des quatre fers dans le ballet Tam tam et percussion de Félix Blaska, entre cent rôles. Mais il ne saurait trop longtemps se contenter de se mettre au service des autres. La création le taraude. Toutes les occasions sont bonnes à prendre que ce soit à la télévision, à Genève, à Bâle, à Lucerne... jusqu'à la fondation de son Ensemble chorégraphique et à la constitution du mémorable duo Pit et Phil.

Restait l'enseignement. Peter Heubi s'y lance plus par nécessité que par choix. Mais comme tout ce qu'il entreprend, il s'y investit complètement, quitte à avoir à lutter contre vents et marées. Après 40 années passées à la barre de son école, il lève légèrement le pied, ne conservant quelques cours que pour son plaisir et pour celui de ses fidèles. Et trouve ainsi le temps, en s'appuyant sur son journal intime et sur sa correspondance, de dérouler l'écheveau de son inspirante existence.

Jean Pierre Pastori

1. Introduction

Ces souvenirs sont basés sur les écrits dans mon journal que j'ai tenu de novembre 1957 jusqu'à juillet 1969 ainsi que selon les lettres à mes parents de 1959 à 1971. Après cette date je dois me fier à ma mémoire qui est plus ou moins précise.

Je désire mettre ces souvenirs sur papier sans prétention. C'est pour moi plutôt un exercice de style et un challenge. Ma carrière n'est pas exceptionnelle mais elle témoigne d'une constance et d'une volonté de réussir et de vivre grâce à un métier inhabituel.

Je vais aussi annexer quelques contes que j'ai écrits, ainsi que d'autres récits bizarres d'évènements que j'ai vécus.

2. Ma racine et mes débuts dans la danse

Faire de la danse en tant que garçon

Commençant la danse vers l'âge de 10 ans, je n'ai aucun problème vis-à-vis de mes camarades d'école et j'assume le fait que je prends des cours de danse. Étant plutôt un leader et respecté comme le meilleur en gymnastique et dans les autres sports, personne ne conteste le fait que je quitte les copains en plein match de foot pour aller à ma leçon de danse. Les éventuelles remarques désobligeantes sont punies par des coups violents, car je trouve des forces insoupçonnées si on m'embête, ou par réponses verbales humiliantes.

Merci à Hedwig Tabajdy

Je commence la danse au Ballett Studio à Berne, parce que j'y vais regarder ma sœur Kathrin. Pour imiter les petites filles je me mets à singer la deuxième position et Hedwig Tabajdy s'aperçoit avec stupéfaction de mon extraordinaire « en dehors ». Elle m'offre des cours gratuits, j'y prends goût, ma sœur arrête la danse, mais moi je continue. Au début je prends les cours en pyjama rouge car ma mère, ne prenant pas ça au sérieux, ne veut pas m'acheter un collant.

C'est grâce à Frau Tabajdy que je suis devenu danseur. Elle avait le don de motiver ses élèves. Elle me montre des livres sur la danse que j'ai même le droit de prendre à la maison. Malgré le fait que ses cours sont très élémentaires, ou peut-être à cause de ça, plusieurs de ses élèves sont devenus danseurs. Avec passion elle enseigne une base précise. Par son enthousiasme elle stimule les élèves. Elle me parle de son hobby (elle est championne Suisse d'escrime) et me donne même quelques leçons d'escrime.

Les spectacles de fin d'année du Ballett Studio ont toujours beaucoup de succès. Mes partenaires sont ma sœur, Christine Gross, fille d'un célèbre gynécologue, Evelyne Dubois, fille d'un célèbre orthopédiste et Koksi-Edith Sinka, belle fille de Tabajdy. Ma toute première mention dans un journal dit : « et il y avait même un futur Serge Lifar ».

Tabajdy arrive à convaincre mes parents de me faire devenir danseur en disant que ce serait un péché de ne pas me pousser dans cette direction. Mes parents, désemparés, me font faire des tests psychologiques chez un conseiller professionnel. Au lieu de me décourager celui-ci m'encourage, car il aperçoit chez moi beaucoup de créativité, de la persévérance et une grande sensibilité artistique et je crois bien qu'il a mesuré une intelligence au dessus de la moyenne.

Quelques histoires :

- ★ Je dois avoir 2 ans et demi quand j'attends l'arrivée de mon père devant la maison. Ma mère me dit « tu le reconnaîtras, il est habillé en soldat ». Depuis 2 ans il est mobilisé dans un régiment de cycliste et vient à la maison pour son grand congé. Je crois qu'il ne m'a pas vu depuis plusieurs mois et en arrivant me dit « c'est toi Peterli ? » Je dis oui, monte sur le petit muret devant la maison, dis « regarde » et saute du mur. Dans l'appartement je lui remontre mon exploit en sautant du tabouret de la cuisine.
- ★ Au jardin d'enfants je fais rigoler les copains, car je suis spécialiste en jodle suisse en chantant toujours le même petit refrain.
- ★ Personne ne vient me chercher après l'école enfantine. Ma mère qui est née à la campagne ne voit aucun danger de me laisser y aller et revenir seul. Je traîne donc pour rentrer et m'amuse à bruler des fourmis en y orientant un rayon du soleil à travers la loupe de mon père. Je saisis aussi des hannetons, qui existent en masses et jonchent le sol, attache une patte à un fil et les fais tourner comme un hélicoptère Jusqu'au moment où la patte s'arrache et l'hanneton s'envole à cinq pattes.
- ★ J'ai un peu plus de 3 ans. En vacances avec ma famille je tombe amoureux d'une petite chèvre avec laquelle je joue à la bagarre en la forçant à m'attaquer avec ses toutes petites cornes. Après les vacances je veux retourner voir ma chèvre, monte la longue rue qui mène à la station du tram, prends le tram pour la gare, vais vers le guichet des billets et demande un billet pour « Frutigen ». L'employé doit sortir sa tête en dehors de sa cabine pour me voir et ne trouve pas ça normal. À côté de moi il y a une dame qui m'a visiblement suivi en me voyant non accompagné dans le tram. Elle me raccompagne à la station de départ et m'amène au poste de police. Le policier demande mon nom. Je lui réponds : « heubi peti drü jahr alt und no ledig » En français : « heubi peti trois ans et encore célibataire ». Evidemment il ne comprend rien et n'arrive pas non plus à savoir où j'habite. À six heures le poste de police ferme et le policier ne sachant pas quoi faire m'amène chez lui à la maison où je joue tranquillement avec des jouets, qui sont dans un grand coffre dans le couloir, jusqu'à l'arrivée de mes parents qui m'ont cherché dans tout le quartier.

- ★ En vacances chez un cousin je joue avec des voisins. Un de ces garçons n'arrête pas de m'embêter à cause de mon accent bernois. Il devient très désagréable, je me fâche, l'attrape par sa ceinture, tourne plusieurs fois sur moi-même et le jette dans le ruisseau à côté.

Les débuts à Bern



Photo Gachet

3. Premiers contacts avec la danse professionnelle

Derniers souvenirs de l'école et changement de vie, 1957

- Röthlisberger, le prof de classe nous donne notre dernier carnet de notes. « Ce carnet va être très important pour vous. On vous le demandera partout ; c'est votre passeport pour l'avenir ». Je n'ai jamais dû montrer mes notes à qui que ce soit. En danse on ne

s'intéresse pas aux critères de jugement habituels. Pour être engagé dans une compagnie traditionnelle on regarde le physique, la technique, la volonté de s'engager à fond, la personnalité, la maniabilité et la disponibilité psychique. Personne ne demandera des certificats. Par contre on demandera des renseignements à d'autres professionnels qui ont les mêmes critères de jugement.

- Les classes terminales de l'école sont réunies pour la grande fête de clôture dans l'église à côté de l'école. Cérémonie avec musique, chants et discours du recteur. Il énumère le bilan des élèves et mentionne les divers études et métiers que ses jeunes gens devront commencer. « Und einer will sogar Ballettmeister werden » (et un veut même devenir maître de ballet). Un tonnerre de rire fait vibrer les vitraux de l'église. Le choix de mon métier s'annonce comme une farce, comme quelque chose d'incompréhensible pour un être normal.
- Je me promène dans la ville de Berne à des heures ou quelqu'un de normal travaille. Les commentaires des connaissances qui me rencontrent : « t'as congé aujourd'hui ? quoi tu apprends danseur ? mais on va te payer pour ça ? c'est un métier ? mais que fais-tu comme occupation principale ? c'est obligatoire d'avoir des cheveux longs ? t'as besoin de 5 Fr. pour aller chez le coiffeur ? » Aujourd'hui encore faire un métier artistique demande que l'on se détache des schémas de formation conventionnels. Les métiers ne sont pas reconnus et ne suivent pas des filières logiques ou compréhensibles par des esprits cartésiens. Pour y arriver il faut en plus du talent une volonté immuable, de l'intuition pour faire les bonnes décisions au bon moment, une bonne dose d'inconscience et de naïveté, de l'aide et des conseils de vrais professionnels.
- Mes parents m'inscrivent dans une école de langue privée où je continue l'anglais et le français. En plus je reçois une lettre de l'instruction publique qui m'oblige de prendre des cours d'instruction civique et d'allemand à l'école de commerce. Apprenant un métier qui n'existe pas, je suis inclassable et suis obligé de bricoler ma formation continue sans suivre les lois qui s'y appliquent.

Stagiaire inofficiel chez Jaroslav Berger et le Ballet du Stadttheater de Berne, 1958

Mon statut d'élève apprenti n'est pas officiel, car le maître de ballet Jaroslav Berger me dit qu'il ne peut pas m'offrir une position approuvée par la direction du théâtre. J'ai juste le droit de suivre la classe de training quotidienne. Les exercices qu'il donne sont très longs et compliqués. Je nage, je n'arrive pas à me rappeler des enchaînements. Je ne maîtrise pas encore les pas, tours et sauts qu'ils contiennent.

Très souvent le ballet a congé. Herr Berger a la gentillesse de me donner quelques leçons privées mais souvent il les oublie. Pour lui rappeler ses promesses, je passe à son domicile. Il habite avec la danseuse Anita Demarmel au Marzili, le même quartier que moi. Quand je sonne à sa porte, ils sont souvent encore au lit où elle consulte les cartes.

Je suis désespéré de ne pas pouvoir travailler plus. Les cours isolés que Berger me donne avec intérêt et gratuitement ne suffisent pas à apaiser ma soif d'apprendre. Il s'occupe de moi sur le moment, mais oublie le prochain rendez-vous qu'il me donne. Peut-être suis-je une charge pour lui, qu'il ne peut pas assumer ?

Pendant que le ballet répète, je m'entraîne seul dans le foyer de la danse. Des fois il y a aussi Franz Kaiser et sa femme Madeleine Hefti ou l'Hollandaise qui font une barre en même temps que moi. Ils me corrigent et me donnent des conseils. La danseuse soliste hongroise Dora Csinady s'occupe aussi de moi.

La nouvelle Theatertanzschule qu'on a fait construire est dirigée par Marguerit Brak. J'ai le droit de suivre tous ses cours pour Fr 20.- par mois et de l'assister en corrigeant les élèves. Elle m'apprend beaucoup et me parle de ses souvenirs des cours avec Nicolas Legat et de Vazlav Nijinsky chez qui elle était fille au pair à St Moritz. Je ne sais pas si c'est vrai, mais ses histoires sont passionnantes. Elle me dit que je deviendrai le premier danseur suisse célèbre.

Mes expériences scéniques avec le ballet du Stadttheater se limitent à « Petrouchka » où je danse une chèvre dans les masques de la foire. Lors de mon entrée sur scène je dois faire un grand saut et j'entends le public murmurer d'approbation pour mon élévation. Je participe aussi au Bewegungschor (figuration) dans l'opéra « Zar Saltan » de Rimski-Korsakov où je dois, placé en première ligne, diriger les autres figurants pour suivre le vol du bourdon.

Berger veut que je danse le second rôle dans son prochain ballet « Adam Zero » d'Arthur Bliss. Il me dit que mon idole John Gilpin va danser le rôle principal. Le ballet Adam Zero sera vraiment chorégraphié par Jaroslav, mais évidemment sans John Gilpin et sans moi, vu que je quitte Bern pour aller à Stockholm. J'ai su plus tard par John Gilpin qu'il n'a jamais été question qu'il aille à Bern et qu'il ne connaissait pas Jaroslav Berger.

Lorsqu'on est adolescent on a une grande fragilité. Ainsi les adultes doivent toujours prendre au sérieux les attentes des jeunes et expliquer leur point de vue sur la faisabilité de leurs désirs. En général le jeune ne suivra pas l'avis des vieux car la nature veut que l'on ait besoin de faire ses propres expériences. Je me suis juré de ne jamais décevoir un enfant ou un jeune par des promesses irréalisables. Tenir sa parole pour le moindre détail est une preuve de respect vis à vis de l'innocence du jeune. Raconter des bobards ou bluffer à une âme crédule est un crime.

Extraits de mon journal ou des lettres : « J'ai besoin d'argent pour aller au stage de danse de Krefeld. Le Ballet de Berne est en vacances. Aujourd'hui, suite à mon annonce de recherche de travail, j'ai reçu quatre appels téléphoniques dont un comme aide dans une boucherie. J'accepte l'offre de Develop International, une petite usine près de mon domicile. Je commence demain à 6h45. On me paie Fr 1,60 par heure. Mon patron s'appelle M. Freiburghaus. Nous travaillons 5 jours par semaine. Je dois déballer 3 gros paquets de fils électrique, les couper en 50 morceaux de la même longueur puis les dénuder de 60 cm de chaque côté. J'ai l'impression d'être un électricien en dénudant les fils noir et jaune jusqu'au cuivre, les assembler en les enroulant, les plonger dans de l'acide avant de les mettre dans un

mélange d'étain. C'est mon travail pour la journée. Le chef est gentil, il y a de la musique toute la journée et à 9h on nous donne du thé. J'ai l'impression d'être en vacances. C'est très différent de mon travail de danseur. Temps de travail : 6h45-12h, 13h35-18h. C'est long ».

Premiers contacts internationaux 1958

Le danseur bernois Alain Bernard, de retour de sa formation à New York avec Martha Graham, m'amène voir mon premier spectacle de ballet. Le London Festival Ballet est à Zürich. Au programme « Etudes » de Harald Lander, « Les Sylphides », « La mort du cygne » et « Symphony for fun ». Je suis subjugué par cette performance.

Alain m'amène derrière les coulisses où je peux demander un autographe à Marilyn Burr et à John Gilpin. Marilyn demande si j'ai un stylo pour signer. Je dis avec mon anglais scolaire : « yes I have a pen ». Elle me le rend encore chaud de ses mains. John a juste une serviette autour de ses hanches et signe mon programme avant d'aller prendre une douche. Anton Dolin se promène aussi dans les loges des artistes.

Le destin a voulu que plus tard je devienne membre du London Festival Ballet et que je connaisse bien Marilyn Burr, John Gilpin et Anton Dolin.

Le premier grand stage de danse que je fais se passe en Allemagne à Krefeld. Là aussi c'est sur l'initiative de Alain Bernard et Jaroslav Berger que je m'inscrits aux cours de Boris Kniaeff (barre à terre), Lia Schubert (classique), Victor Gsovsky (classique), Rosalia Chladek (modern), Laura Sheleen (modern), José Udaeta (flamenco) et Walter Nicks (jazz).

Extraits de mon journal ou des lettres : « Arrivé à Krefeld le secrétariat me reçoit très gentiment. Quelque temps après Boris Kniaeff arrive au bureau. Plusieurs photographes de presse le photographient avec moi à ses côtés. Cette photo est dans le journal le lendemain. Kniaeff est un type bizarre. Il hurle, fait des grimaces, agite les bras et nous hypnotise quasiment avec ses regards sauvages. Je vois qu'il a lu la lettre que Berger m'a donnée pour la lui remettre, car il m'a appelé une fois par mon nom. Sinon il ne me regarde pas. Il ne fait que hurler et n'encourage personne, sauf quelques solistes qu'il corrige. Ses célèbres exercices au sol sont costauds mais j'ai des facilités avec mon bon en-dehors naturel. Ses enchainements sont longs et difficiles. En général on n'arrive pas plus loin que l'exercice d'adage ce qui me convient bien avec ma lenteur bernoise. »

De tous ces professeurs c'est surtout Lia Schubert de Stockholm qui montre un grand intérêt pour moi et qui me corrige et me conseille beaucoup. Je fais connaissance de jeunes élèves danseurs et de professionnels qui me donnent leur avis sur la suite de ma formation. Pour le spectacle de fin de stage tous les professeurs veulent que je participe à leur présentation et je passe avec grand plaisir d'une technique à l'autre.

4. Formation professionnelle

Stockholm 1959. Alain Bernard à l'origine de ma carrière et Lia Schubert

Le jour de l'anniversaire de mon père, je reçois une lettre d'Alain qui habite maintenant à Stockholm où il a trouvé un engagement. « Lia Schubert trouve que Peter est très doué. Elle aimerait qu'il vienne dans son école. J'ai parlé avec elle. Peter peut prendre les cours gratuitement. »

Plus tard dans un télégramme, Alain écrit qu'il a l'occasion de signer un contrat mieux payé et qu'il me laisse son contrat dans la comédie musicale « My Fair Lady » pour Fr 750.- par mois. Il me dit de ne pas rater cette occasion et de venir tout de suite à Stockholm.

Ainsi je décide de quitter le Ballet de Berne contre l'avis de Berger qui compte sur moi pour le rôle du fils dans Adam Zero.

À 16 ans je prends le train pour l'inconnu. Mes parents pleurent. Un jour et une nuit dans un compartiment avec deux hommes. Personne ne dit un mot pendant ce voyage.

Alain m'accueille à la gare, m'amène tout de suite à l'Oscar Theater et me présente au maître de ballet John Ivar Deckner à qui je dois montrer quelques pas de danse. C'est ok.

Je m'intègre immédiatement aux répétitions comme remplaçant et apprends la chorégraphie qu'Alain exécute encore devant moi avec le corps de ballet. Les danseurs m'accueillent gentiment.

On répète la valse, le street cancan et les mises en scène où on est figurants. On chante en play back les mélodies de l'opérette avec les choristes. Puis on m'envoie à la direction qui n'est au courant de rien me concernant.

N'ayant pas d'endroit où loger, Alain met un matelas pneumatique dans sa chambre. On mange du pain, du beurre et des tomates. Il n'y a pas de toilettes dans la chambre, on pisse dans le lavabo.

À l'école de danse, Lia m'accueille avec plaisir. Dans le cours il y a des danseurs professionnels de l'opéra de Stockholm.

Elle me propose de ne payer que Fr 50.- par mois pour tous les cours, vu que je suis maintenant rémunéré par l'Oscar Theater.

Elle connaît quelqu'un qui déménage et qui peut me laisser peut-être son appartement.

Alain invite souvent des amis et fait la fête jusqu'à tard la nuit. Quand il invite des messieurs, il me dit d'aller au cinéma pour quelques heures.

La première de « My Fair Lady » est un grand succès. Le roi de Suède et l'actrice Ingrid Bergmann, femme du producteur Lars Schmidt sont présents. Les décors d'Oliver Smith et les costumes de Cecil Beaton sont superbes.

J'apprends le suédois tout en écoutant les conversations et en baragouinant mon anglais scolaire. Après trois mois je parle la langue comme si le programme avait été téléchargé.

Le metteur en scène Sven Age Larsen et le chorégraphe John Ivar Deckner m'aiment bien. Avant de quitter Stockholm, ils me proposent même de jouer et chanter un rôle de soliste en suédois.

Dans le ballet nous sommes 8 garçons et huit filles. Le ballet n'a pas un niveau très élevé, c'est un ballet d'opérette. Je partage le vestiaire avec 13 hommes, chanteurs et danseurs mélangés. On s'amuse bien. Hasse nous offre toujours des apéros avec des smoergos et nous pour chaque spectacle mon nœud papillon et Bonzo loue des livres en allemand pour moi, veut apprendre le suisse allemand et m'invite à passer le week-end avec sa famille.

Ma formation progresse bien. Je fais 2 à 3 cours par jour à l'école de Lia Schubert qui s'appelle « Academie dell arte ». Le classique, les variations et les cours de pas de deux sont enseignés par Lia Schubert, la danse espagnole par Barbro Thiele, et le Moderne ainsi que l'histoire et le cours de musique par Laura Sheleen. Lia me fait souvent de compliments sur mes possibilités et s'occupe beaucoup de moi.

Ma nouvelle demeure est à 45min en bus du théâtre. C'est Pallesen, l'ami de Lia qui me le loue le logement. J'ai aussi une clef pour son autre appartement en ville où je peux aller écouter des disques ou regarder la télé. J'habite dans une vieille maison habitée par des ivrognes et des cas sociaux. Quand je rentre le soir, je dois enjamber des hommes ivres, couchés dans leur vomi. L'éclairage de l'immeuble ne marche pas. L'appartement est joli, meublé simplement. J'y habite tout seul. Plus tard un Allemand puis Fritz Lüdin louent l'autre chambre.

Fritz est Suisse de Bâle et de Berne. Il travaille aussi chez Lia Schubert et danse pour différents contrats. Nous devenons très amis, allons au cinéma ensemble, faisons des promenades, discutons beaucoup de l'art et passons les nuits des jours polaires dehors, sans dormir.

Fritz Lüdin a fait une très belle carrière comme danseur et pédagogue dans la José Limon Dance Company. Il est marié à Betty Jones, vedette de première heure de Limon. Maintenant il habite à Hawaï et possède une petite maison en Suisse que lui ont laissé ses parents.

Extraits de mon journal ou des lettres : « La fête pour le 200^{ème} spectacle de My Fair Lady commence à 19h. Des tables magnifiquement décorées sont posées sur la scène. D'abord il y a un excellent buffet avec du schnaps, de la bière, du vin, de la liqueur, du cognac et du whisky. Un pianiste et trois musiciens mettent de l'ambiance et Helena et Oke produisent une ritournelle très drôle. Ensuite on va danser au foyer du théâtre. Le trio joue de la bonne musique. Je danse avec la plupart des filles du ballet qui me trouvent bon danseur de salon. Mais je me sens le mieux avec Karin et Sonja. Les autres ne se laissent pas guider. Surtout Sonja me plaît. La fête finit à 3h du matin et puisqu'il n'y a plus de métro j'amène Sonja pour une promenade qui finit dans ma chambre. »

« Le lendemain la célèbre danseuse suédoise, comtesse Elsa Maria von Rosen arrive chez Lia pour regarder le cours. Elle veut former un groupe pour faire une tournée en Suède et au Danemark. Après le cours elle me choisit avec trois filles pour participer à ce projet. Apprenant que je suis Suisse elle pense que les autorités subventionnant ne seront pas d'accord, car il doit s'agir d'une troupe avec des danseurs scandinaves. »

Après 10 mois et plus de 200 spectacles de My Fair Lady je quitte Stockholm avec l'idée de continuer ma formation à Londres. Le spectacle se joue pendant deux ans avec Jarl Kulle et Ulla Sallert, vedettes suédoises.

Je n'oublie pas les amis que je me suis fait là bas et que je n'ai plus jamais revu : Lillemor Lundberg, ma partenaire dans la valse, à qui je dis à chaque spectacle au même moment lors d'un certain pas de danse la même phrase débile ; Sonja, ma jolie copine qui m'apprend à être un jeune homme ; Palle qui me laisse son appartement à Sundbyberg et me permet d'écouter ses disques dans son appartement en ville ; Franco Mariano, danseur et acteur, qui me procure un logement plus décent ; une jolie suédoise qui danse toute nue devant la fenêtre opposée à ma chambre et m'invite à venir la visiter ; Pedro Consuegra, un danseur cubain, qui a fait une belle carrière comme chorégraphe et maître de ballet à l'Opéra de Marseille.

Tous ces souvenirs me reviennent avec beaucoup de détails en lisant mon journal et mes lettres. C'est en se lançant dans la vie et dans l'action qu'on arrive à réaliser ses vœux. Il faut une bonne dose d'inconscience, mais la chance est toujours au rendez-vous si on laisse faire le destin.

Pendant les dix mois à Stockholm je me pose la question pour la suite de ma formation. J'ai maintenant 17 ans. J'aimerais aller à Londres.

Comment faire sans argent, aller dans quelle école ? M'adresser à qui ? Lia Schubert me parle de Peggy van Pragh qui enseigne au « Sadler's Wells Ballet School » à Londres.

Le London Festival Ballet est en tournée à Stockholm. Le chorégraphe de Witch Boy, Jack Carter, vient dire bonjour à Lia. Il regarde le cours. Moi aussi je regarde le cours, car je me suis foulé le pied quelques jours avant.

Lia me présente à Carter comme élève très doué et promettant. « Il aimerait aller à Londres, mais n'a pas d'argent. Dans quelle école peut-il obtenir une bourse comme élève étranger ? » Jack Carter pense à la « Rambert School » et dit qu'il se renseignera. Il ne me voit donc pas danser, mais demande quand même mon adresse et dit qu'il m'écrira.

London, Rambert School of Ballet, 1960

Je veux donc aller à Londres. Comment faire sans argent. Mes parents à Berne, chez qui je suis retourné, sont encore plus désemparés que moi.

À ma grande surprise je reçois une lettre de Jack Carter me disant qu'il avait contacté la Rambert School of Ballet et que je devais leur envoyer une lettre de motivation avec mon CV.

Le jour de l'anniversaire de mon père je reçois la réponse de Londres. Ils écrivent que je peux bénéficier d'une bourse, à condition que je travaille dans leur cuisine scolaire.

Donc le 4 janvier, jour de l'anniversaire de mon père, est une date magique qui à plusieurs reprises a donné une nouvelle direction à ma vie.

Ainsi mon départ pour l'inconnu à Londres s'organise. Je peux loger chez Annie Garvin, une tante par alliance, moyennant un arrangement financier avec mes parents. Le voyage ne se déroule pas comme planifié. A Folkstone je suis retenu à la douane par les Services d'immigration. Demandant le but de mon séjour je leur montre naïvement la lettre du Rambert Ballet School. Ils me disent que j'ai besoin d'un permis de travail pour aller travailler dans la cuisine scolaire et que je ne possède pas assez de liquide pour subvenir à mes besoins. Suite à mes explications maladroites avec mon anglais scolaire, ils essayent de joindre ma tante qui m'attend en vain à Victoria station, car j'ai naturellement raté le train. Après 3 heures de palabres, et une permission provisoire pour un mois, on me dit de prendre un taxi, puis un train avec un changement pour un autre train pour Londres. Evidemment ma tante n'y est plus et je prends le métro puis un taxi pour la rejoindre à son domicile à Isleworth. Elle possède la belle « Garvin House » (une bâtisse historique construite dans les années 1700 où logeait Vincent Van Gogh en 1876). Un diner refroidi m'y attend.

Ma journée commence à 7h30. Inge la fille au pair danoise, qui est aussi de la famille de ma tante, me fait le petit déjeuner et me prépare 4 sandwichs pour ma journée. A 9h30 je suis au légendaire « Mercury Theatre », le lieu du « Rambert School of Ballet », où je suis bien accueilli par la secrétaire Mrs. Bowen et Angela Ellis, la fille de Marie Rambert.

On me demande de faire des courses pour la cuisine de l'école où je dois ensuite laver et peler des pommes de terre et les carottes pour le repas des boarding students.

Après je prends le cours de 11h. Un autre cours a lieu l'après midi. Les cours sont donnés par Angela et David Ellis, son mari, tous deux ex danseurs du Rambert Ballet, Aileen Ward, Bridget Kelly et Marie Rambert.

Après le premier cours avec Marie Rambert elle m'appelle, me demande d'où je viens et me fait des compliments. Elle me dit de bien travailler car elle aimerait m'engager au Ballet Rambert où elle a besoin de danseurs dans mon style. Ses cours sont étranges : des fois elle commence la barre par une série d'entrechat six pour renforcer nos jambes ! Elle insiste beaucoup sur mon expression et me dit de détendre mes joues et mon visage. Plusieurs fois elle me prend à part avec 2 autres danseurs et nous donne une leçon privée. Elle trouve que les choses sont trop faciles pour moi et que je devrais plus m'impliquer et développer ma personnalité. Elle aime me parler en français.

Pour une fête je suis invité avec d'autres danseurs dans son appartement qui est chargé d'œuvres d'art et de souvenirs du temps de Diaghilev. Naturellement elle nous parle de sa collaboration avec Nijinsky pour « le Sacre du printemps ». C'était elle, qui grâce à sa formation de rythmicienne chez « Dalcroze » analysait avec Nijinsky la partition de Stravinsky.

Après le cours de 11h je mange les sandwiches que Inge m'a préparé. La salle à manger de l'école n'étant pas disponible, car occupé par les jeunes danseurs résidents, je mange dans le vestiaire puant des garçons, où j'écris, sur la banquette, aussi les lettres à mes parents. Un de ces étudiants avec qui je sympathise et qui se fout de mon nom, on m'appelle Pitsch, peach (pêche), car il y a déjà deux Peter à l'école, est le futur chorégraphe Christopher Bruce.

Pendant mon temps libre je prends de leçons d'anglais au Swiss Mercantil College, visite des musées, étudie - placé dans le poulailler de Covent Garden - beaucoup de spectacles de danse du Royal Ballet et regarde des pièces de théâtre avec Alec Guinness et Lawrence Olivier.

On est une bonne équipe de copains et nous nous amusons bien en pique-niquant et dansant dans Hyde Parc et en sortant. Jack Sean Bartley, Michel un français, Bob Hogan (frère des danseurs Michael et Max « Natiez ») et Sandra sa copine, Peter Curtis (qui est engagé au Rambert Ballet plus tard), Peter Butler, Roger Payne (qui m'invite dans la maison de campagne avec sa famille), Ken Yeatman (qui a fait une belle carrière en Afrique du Sud), et Linda (que j'ai retrouvé à Paris plus tard).

Extraits de mon journal ou des lettres : « Entre les cours du matin et de l'après-midi je vais avec mes amis au cinéma à Notting Hill Gate. On voit deux films pour le prix d'un, souvent des excellents films anglais. Sandra, la copine de Bob me drague toujours au cinéma. Elle veut toujours s'asseoir à côté de moi. Elle est très belle, mais je ne réagis pas. Par beau temps nous allons à la piscine de Hyde Park. Là on peut bien se reposer du bruit du trafic londonien. J'aime ces moments, couché là dans l'herbe, lisant la littérature anglaise. Quand je suis avec les autres danseurs nous passons notre temps à danser. Nous dansons partout en faisant des pirouettes et des tours en l'air et des pas de deux dans les rues aux stations de bus et au parc. Quelques danseurs sont homos et ils me parlent de leurs problèmes et conquêtes. »

Me renseignant sur mes possibilités de rejoindre le « Rambert Ballet » Madame, comme on l'appelait, ne me trouve malgré tous mes progrès pas assez mûr et trop jeune pour m'engager dans la compagnie. Elle me conseille d'aller à Paris, puis de revenir. Elle est sûre que je deviendrai un bon danseur.

Bien plus tard j'ai appris qu'elle voulait me faire rejoindre sa troupe, mais qu'elle n'obtenait pas de permis de travail, vu que je n'étais pas encore majeur et à cause de ma nationalité extérieure au Commonwealth.

Après 6 mois de travail à Londres je suis de nouveau désemparé pour la suite de ma formation. J'ai 17 ans, ai décidé de devenir danseur et me trouve devant un avenir où rien ne peut être programmé. Pas de formation type reconnue. On est obligé de bricoler selon ses possibilités et au gré du destin. Mais c'est ça qui forme la volonté et la résistance pour affronter les problèmes que nous réserve la vie.

Je suis en contact avec Frédéric Stebler qui dirige le Ballet de Berne. Il aimerait bien m'engager pour la saison prochaine mais pas pour la demi-saison en cours.

Je retourne faire le stage d'été international de Krefeld qui m'avait beaucoup apporté l'année précédente. Je m'inscris pour 6 cours par jour avec Lia Schubert (classique), Nora Kiss (classique), Walter Nicks (jazz), Jose Udaeta (espagnol) et Alexandra Danilova (pas de deux).

Erich Walter qui cherche des danseurs pour Wuppertal veut m'engager, mais Lia et Nora me conseillent de continuer ma formation. Nora me propose de venir chez elle à Paris.

Daniel Lommel, un formidable danseur qui travaille chez Nora, fait aussi le stage. Il me promet de me trouver une chambre à Paris.

Suite à une demande d'aide pour étude, la ville de Berne m'offre une petite bourse de Fr. 250.- qui me permet d'acheter des chaussons de danse.

Paris, chez Nora Kiss au Studio Wacker, 1960

Mon père, qui a encore des vacances, m'accompagne début septembre à Paris. Dans sa lettre Daniel Lommel me dit de venir directement chez lui après l'arrivée pour prendre le petit déjeuner.

Ses parents nous accueillent dans un petit appartement. Ils sont concierges à la rue Eugène Carrière. Daniel me dit que son père était clown et relieur, sa mère semble bien connaître le monde de la danse.

Avec mon père nous louons une chambre d'hôtel à la rue Lepic à Montmartre.

Mon père me regarde prendre les cours et fait connaissance du monde artistique qui fera partie de mon avenir. Je suis content de l'avoir près de moi pendant une semaine.

La chambre que Daniel m'a organisé chez une femme qui s'avère être méchante et folle, coute Fr 100.- par mois. Je n'ai pas le droit de manger les plats du jour du traiteur dans ma chambre, aux toilettes je dois arrêter le robinet qui remplit l'eau du réservoir et elle m'enlève le petit chauffage électrique car ça coute trop cher.

Grace à Madame Nora je trouve une chambre au 22 rue de Douai (immeuble où habitait George Bizet). Il s'agit de l'appartement au dessus du sien où elle habite avec son mari, Monsieur Kiss.

Les deux autres chambres sont occupées par des danseuses. Je partage ma chambre avec Gregor Thorndijke et plus tard aussi avec Daniel Lommel et paie Madame Nora 90.- Fr par mois. Je ne sais pas si cet appartement lui appartient ou si elle encaisse les sous pour une propriétaire inconnue.

Mon lieu d'étude, (mes amis ont l'habitude de dire qu'ils étudient la danse) est le Studio Wacker.

Cet endroit mythique où des générations de danseurs viennent transpirer et souffrir dans ses minuscules salles de danse. Les plus grands professeurs y enseignent. Il y a une demi-

douzaine de petits studios sur 3 étages que des professeurs ou des chorégraphes peuvent louer à l'heure. On y entend toutes sortes de musiques.

Il y a une petite réception où on peut récupérer son courrier et un restaurant tenu par Hugo, un Suisse de Zurich, et sa femme. Il prépare des plats du jour pour tous les artistes de la danse. Nora a sa table attitrée où elle nous demande de la rejoindre après son cours du matin lorsqu'elle déjeune. Entouré de ses élèves admiratifs elle nous donne des conseils et des corrections.

Nous sommes trois garçons en formation chez Nora. Daniel Lommel (qui devient une des grandes vedettes chez Béjart), Gregor Thorndike (aussi danseur chez Béjart) et moi.

Elle nous appelle les trois clochards. Nous faisons le cours de 11 heures et le cours de l'après-midi. Le cours coûte 5.- Fr. C'est cher pour nous. Avec nous il y a aussi des filles : Sylvia Haemmig une Bernoise qui encaisse l'argent pour Nora après les cours. Laura Steele une américaine de 15 ans dont je tombe amoureux, Mary une Suissesse de Lausanne et Theresa une Allemande, (j'avais déjà connu ces deux filles au stage de Krefeld où elles étaient les vedettes des cours de Boris Kniasseff) et Monette Loza, future sculptrice. Ces filles habitent avec nous, les clochards, à la rue de Douai.

Au cours de midi chez Nora, il y a tous les célèbres danseurs du Ballet du Marquis de Cuevas et d'autres danseurs connus qui viennent s'entraîner et profiter de sa grande connaissance du corps. Grâce à Nora, qui m'encourage, je fais beaucoup de progrès. Elle nous dit de chanter en musique pour ne pas se crispier, de respirer, de sentir l'aplomb (le poids du corps dans le sol), elle nous fait travailler le ballon (détente) et la réception du saut sans bruit. La vieille pianiste russe joue dans un coin sur le piano désaccordé, cigarette au bec. Au dessus du piano il y a un miroir qui lui permet de suivre les exercices sans tourner la tête.

Madame Nora n'est jamais dans la salle au début du cours. Nous commençons le premier exercice sans elle. En fait elle attend devant la porte et entre dans la salle de ballet au moment où nous faisons l'équilibre final des pliés. C'est à ce moment que nous devons dire « bonjour Madame ».

Pour nous forcer à rester droit au départ et à l'arrivée des tours en l'air, elle se positionne devant nous en pointant sur nos ventres une grosse épingle à nourrice.

Nous avons aussi des leçons de pas de deux avec Madame Nora et des fois c'est Maurice Béjart qui vient nous donner une série de cours de pas de deux.

Extraits de mon journal ou des lettres : « Avec Daniel Lommel et Gregor Thorndijke nous formons un trio de jeunes fous. Nous avons le même âge. C'est sympa de travailler ensemble et de se stimuler mutuellement. Souvent je me demande ce que nous allons devenir. Ce sera marrant de voir dans 20 ans où nous en sommes. »

Quelques histoires :

- ★ Gregor prend son petit déjeuner. Pour avoir de la force il mange un steak cru et tape sa tête contre le mur pour mesurer la qualité de son énergie et la force de son impact.

- ★ Au cours il y aussi Jean Babilée. Il n'enfile pas ses chaussons complètement. Je lui demande la raison et il me répond : « en maintenant le chausson juste par l'avant-pied tu travaille mieux ton cou-de-pied ».
- ★ Au Studio Wacker on se change dans un petit vestiaire. Il n'y a pas de douches. On se lave les pieds dans l'évier. Ce n'est pas pratique car on doit maintenir le robinet avec une main. On évite d'aller aux toilettes turques qui ne sont pas très propres.
- ★ Daniel et moi se chahutent dans notre chambre. Il tombe et casse la vitre de la porte qui donne dans une chambrette mystérieuse qui est condamnée et fermée à clef. Surpris nous apercevons des tas d'objets et des tableaux. Je veux saisir un bibelot et me coupe l'avant bras sur le bout de verre qui dépasse de la porte. Les copains me font un bandage de secours et je prends un taxi pour me faire coudre 6 points à l'hôpital.
- ★ C'est dans notre chambre à l'ambiance si spéciale que je commence à écrire mes premiers contes grotesques et surréalistes.
- ★ Le soir quand je rentre au 22 rue de Douai je dois activer la sonnette de la grande porte d'entrée et en passant devant la loge de la concierge Mme Frederighi je m'annonce « c'est Peter ! »
- ★ Mme Nora aime bien donner des pseudonymes à ses élèves. Ainsi elle me suggère de m'appeler Peter Deberne, ce que je refuse. Par contre Robert Nennertheim qui est né à Anvers est d'accord de s'appeler Robert Denvers.

Premier contrat à 16 ans et demi



Photo inconnu

5. Le Ballet du Marquis de Cuevas 1961-62

Après ces différents engagements et ayant atteint mes 18 ans je pense qu'il est temps de mettre fin à ma formation et de trouver un contrat de longue durée.

George Skibine avec qui je sympathise, m'amène avec sa voiture de Paris à Charleroi, et me donne quelques conseils. Je discute aussi avec Kurt Joos avec qui je fais un voyage en train de Charleroi à Paris. Boris Trailine, Ulrich Roehm, René Bon et d'autres personnalités me donnent leur avis.

Je fais audition chez Vazlav Orlikowsky à Bâle qui est d'accord de m'engager. J'ai aussi la possibilité d'aller au Ballet de Nice et Hanna Voss veut m'engager définitivement au Ballet de Wallonie.

Nicolas Beriozoff, le maître de ballet du Ballet du Marquis de Cuevas chez qui je passe une audition me propose de rejoindre la compagnie le lendemain de mon audition pour la tournée à Cannes et en Espagne. Je dois refuser à cause de ce film avec Max Bozzoni, pour lequel j'ai signé un contrat.

Mais le 1^{er} juin 1961 je rentre au « International Ballet of the Marquis de Cuevas » pour les répétitions de leur deuxième saison de la célèbre production de « La Belle au Bois Dormant ». La production et les magnifiques décors et costumes sont de Raymundo Larrain. Nous répétons dans la salle de ballet au dernier étage du Théâtre des Champs Elysées.

Pour les dernières répétitions Larrain fait appel à Robert Helpmann pour remplacer Bronislava Nijinska qui a refusé de signer sa chorégraphie pour désapprouver les costumes de Larrain. Je me rappelle de Helpmann qui a changé l'accent de la polonaise du 3^{ème} acte dont l'accent a été réglé sur le compte « 1 » au lieu de « 3 ».

Après la saison de 2 mois au Théâtre des Champs Elysées nous partons en tournée à Genève, Deauville, La Baule, San Sebastian, Vichy, Biarritz. Pour la première fois depuis Stockholm j'ai un salaire régulier. Les danseurs du corps de ballet reçoivent 200.- Fr par semaine plus 75.- dollars de défraiement en tournée que nous recevons dans des petits sachets par l'administratrice Madame Marie de Fredericksz. Cela nous permet de vivre simplement. En faisant très attention nous pouvons même économiser un peu en choisissant les hôtels les moins chers dans les différentes villes. C'est aux danseurs de se débrouiller pour trouver les logements. Dès l'arrivée dans la ville nous courons avec nos lourdes valises à la recherche des hôtels les meilleurs marchés, si possible près du théâtre où nous allons nous produire. Comme toujours, en tournée, nous partageons nos chambres avec des amis afin de réduire les frais.

Dans la compagnie il y a un grand nombre de danseurs célèbres comme Rosella Hightower, Nina Vyroubova, Genia Melinkova, Beatriz Consuelo, Liane Daydé, Serge Golovine, Nicolas Polajenko, André Prokowsky, George Goviloff, et Rudolf Noureyev qui est engagé tout de suite après sa célèbre défection du Kirov Ballet.

Le corps de ballet de la compagnie est formé par beaucoup de bons danseurs et danseuses dont la plupart ont ensuite fait une carrière internationale comme Ghislaine Thesmar, Francesca Zumbo, Maina Gielgud, Monique Janotta, James Urbain, Philippe Dahlmann, Floris Alexander, KarlWaelander, Robert Denvers, Jorge Salavisa, Monique Janotta et Jean Golovine, qui doit prendre le nom de Sivline vu qu'ils sont quatre de la fratrie Golovine, etc., sans parler des solistes Carmen Mathe, Margot Miklosy, Imre Varady, Daphné Dale qui est devenue actrice et Marilyn Jones, dont je suis amoureux mais qui fréquente Garth Welch.

La défection de Rudolf Noureyev du « Ballet de Kirov » et son arrivé chez Cuevas est un grand évènement. Nounou comme nous l'appelons ou Rudi comme l'appellent les anglophones est poursuivi par des agents russes qui le harcèlent et qui veulent le rapatrier en Russie. Larrain engage des gardes du corps pour le protéger. Il est entouré de ses amis Claire Motte, Pierre Lacotte et Clara Saint qui sont les premiers témoins et instigateurs de sa défection.

Il arrive toujours en retard aux répétitions. Au lieu de prendre les cours avec la compagnie, il s'entraîne au foyer du théâtre avec quelques danseurs. Il me demande de me joindre au petit groupe, ce que je fais quelques fois. Un jour il me dit : « Peter tu sautes aussi bien que moi, travaille ! » Il danse en alternance avec Serge Golovine les rôles du prince Florimond et l'Oiseau Bleu. Ses interprétations sont mémorables. Il a une présence et un magnétisme unique.

Nous sommes quelques jeunes danseurs et danseuses qui font partie de l'entourage de Larrain. Il nous présente comme la jeune relève du Ballet du Marquis de Cuevas. Plusieurs fois il nous invite pour des diners chez la Vicomtesse de Ribes et chez Clara Saint chez qui Noureev loge. Plus tard la chambre de Noureev est occupée par Floris Alexander.

Suite au décès du Marquis de Cuevas la survie de la compagnie est assurée pas sa femme la Marquise de Cuevas, Margaret Rockefeller Strong, petite fille du célèbre magnat du pétrole John Rockefeller. C'est en fait elle qui subventionne le Ballet de son mari depuis toujours, car le marquis est démuné d'argent.

La compagnie prend maintenant le nom de « International Ballet of the Marquise de Cuevas » et est dirigé par Raymondo de Larrain, qui c'est parait-il acheté ce titre de noblesse à Cannes.

La marquise fait quelques rares apparitions lors de nos spectacles. Elle est une femme étrange, habillée de larges robes sales, avec un visage poudré et un rouge à lèvres qui dépasse les bords de sa bouche.

Je suis très heureux dans cette compagnie. J'adore la vie que je mène : répéter, danser, voyager. J'aime ce métier de danseur. Je suis déterminé d'avancer, de devenir soliste et je travaille dur sur ma technique qui me pose des fois encore des problèmes, notamment dans les pirouettes et les tours en l'air.

Nos périodes de répétition se passent à Paris au Théâtre des Champs Elysées ou à la Salle Pleyel ou à Cannes dans le mythique studio du théâtre du Casino.

Souvent nous avons des professeurs de danse invités comme Marya Fay et Peggy van Praagh, qui nous donnent des cours séparés pour les filles et les garçons. Ces professeurs connus me font souvent des compliments ainsi que Larrain qui dit qu'il veut me pousser.

Noureev n'est pas toujours présent. Il ne choisit que les grands théâtres et refuse de danser sur les petites scènes. En plus de nos danseurs étoiles, nous avons des invités comme Yvette Chauviré, Claire Motte, Henning Kronstam, Niels Kehlet.

Nos tournées nous mènent à Genève, Vichy, Deauville, La Baule, Biarritz, Israël, Hambourg, Venise, Kopenhagen, Bologne, Torino, Trieste, Lyon, Grenoble, Montpellier, Nîmes Bordeaux, Biarritz, Pau, Toulouse, Cannes, Nice, Vienne, Napoli, Catania, Amsterdam, Munich, Montpellier, Le Mans, Angers, Cannes, Nice, Bruxelles, Vichy, Athènes.

Les dernières tournées en France sont très pénibles. Madame de Fredericksz nous donne rendez-vous à la gare pour une destination inconnue, puis étant tous rassemblés à la gare on nous dit de retourner à l'hôtel, que le contrat n'a pas pu être signé et de revenir le lendemain. Avec nos 2 valises chacun, on voyage d'une ville à l'autre comme des gitans.

Depuis quelque temps nous recevons nos salaires avec du retard et vivons grâce aux avances, puis on nous met en vacances non payés, mais nous devons rester disponibles.

Larrain nous parle d'une nouvelle saison à Paris, mais plusieurs danseurs étoile ont signé une pétition spécifiant qu'ils ne seront pas disponibles dans les conditions actuelles. La saison parisienne nous est donc refusée par la Marquise.

A Bruxelles Larrain et Mme de Fredericksz nous lisent en larmes le télégramme de la marquise annonçant sa décision de dissoudre la compagnie. Larrain rêve encore d'une saison à NewYork, d'un film, et fait des photos pour un livre de souvenirs de la Belle.

La Marquise ne s'intéresse plus à la survie de la troupe et malgré la lutte de Larrain et des danseurs pour la survie de la compagnie, certains danseurs étoiles renoncent même à leurs salaires, elle cesse de la subventionner. Les derniers spectacles de cette mythique compagnie a lieu en juin 1962 au théâtre de l'Acropole à Athènes. Après la dernière représentation nous sommes tous invités pour un dîner d'adieu. Quelle ambiance ! On mange, pleure et rigole.

The International Ballet of the Marquise de Cuevas retourne à Paris. Nous nous réunissons une dernière fois pour encaisser le reste de notre dernier salaire plus une gratification de la Marquise de Fr 800.- Quelle tragédie de voir tous les membres de la compagnie encaisser l'argent en pleurant. Tout le monde est triste et fatigué. On s'embrasse pour une dernière fois. Certains disparaissent sans dire au revoir. Le Ballet du Marquis de Cuevas finit comme ça. La grande famille d'artistes disparaît dans les rues de Paris.

Quelques histoires :

- Nouriev danse l'Oiseau bleu avec Beatrice Consuelo. Des spectateurs communistes organisés par des agents du KBG hurlent « Nouriev go home » et jettent de l'argent et des bombes puantes sur scène. Il y a un tel bruit et tumulte que l'orchestre s'arrête de jouer. Dans la salle les spectateurs se bagarrent. Le chef d'orchestre, maître Jean Doussard continue à diriger des musiciens silencieux et Nounou danse imperturbablement en suivant la baguette du chef. Nous restons terrifiés sur scène. Avec sa partenaire Beatrice Consuelo, qui tremble de peur, ils finissent le pas de deux, les variations et la coda sans musique. Un triomphe !
- Notre ami danseur Robert Ossorio, héritier américain d'une grosse fortune, ne perçoit pas de salaire. Il participe même à certains frais de la compagnie. Lorsque nous sommes serrés dans le bus, en tournée, il nous dépasse avec sa BMW décapotable. Il danse avec moi dans le corps de ballet. Dans le 3^{ème} acte de la Belle au Bois Dormant, nous dansons la polonaise avec nos jupes mauves en forme de parapluie. Tout à coup Bobby perd ses lentilles de contact. Il nous avertit « I lost my contact lenses, I don't see anything ». En plein spectacle il se met à quatre pattes et cherche désespérément ses lentilles. Nous sommes obligés de le contourner tout en dansant. Après Cuevas il fonde Le Manhattan School of Ballet et le Manhattan Festival Ballet. Dans sa Fondation il collectionne les œuvres de son frère Alfonso Ossorio, un célèbre peintre.
- André Prokowsky et Rosella Hightower dansent le pas de deux du Cygne Noir avec les nouveaux costumes que Larrain leur a fait faire. André a un beau pourpoint rouge et noir, pleins de pierres brillantes et de paillettes. Rosella porte un grand tutu avec autant de pierres et paillettes. Lorsque André fait la série de portés, en la soulevant elle reste accrochée avec son tutu sur son pourpoint. Ils sont coincés et ne peuvent plus bouger. En musique elle fait des bourrés sur pointe vers les coulisses coté jardin. André accroché derrière elle, est obligé de la suivre aussi élégamment que possible. Dans les coulisses une habilleuse qui a eu la présence d'esprit de chercher des ciseaux, coupe le tutu de Rosella et les libère. Un bout de tissus reste accroché au pourpoint du danseur pour le reste du pas de deux.
- Liane Daydé la jeune danseuse étoile de l'Opéra de Paris quitte l'Opéra pour rejoindre le Ballet du Marquis de Cuevas. Elle est la future femme de Claude Giraud, l'imprésario de la compagnie du Marquis. Elle est en train de danser le pas de deux de la princesse et du prince du troisième acte de la Belle au Bois dormant avec son magnifique tutu blanc. Nous sommes sur scène, quand, pendant sa variation, nous voyons apparaître une énorme tache rouge à son entrejambe. Elle ne le remarque pas et les filles lui font signe. Pendant que son partenaire Serge Golovine fait sa variation, elle court dans les coulisses et se fait mettre de la poudre blanche par les habilleuses. Pour la coda la tache est un peu atténuée, mais son saignement recommence.
- On remonte une version ancienne de Giselle pour quelques spectacles. Dans les dépôts de stockage de matériel du Ballet du Marquis on retrouve les décors et costumes des Ballets Russes de Monte Carlo. Je crois bien qu'il s'agit des costumes originaux des Ballets Russes de Diaghilev d'Alexandre Benois. En tout cas les collants que nous devons porter sont en laine avec des bretelles. Ils sont très désagréables à porter et

nous grattent. Le mien est trop petit, l'entre-jambe m'arrive un peu plus haut que les genoux et est troué à plusieurs endroits par les mites. Les pourpoints sont aussi vieux et puent la Naphtaline.

- À Genève sur la scène en pleine air du Parc de la Grange, nous dansons le troisième acte de la Belle au Bois dormant. Noureev est avec nous et danse avec Nina Vyroubova l'adage du grand pas de deux. Un gros hanneton vole autour des danseurs et se pose au milieu de la scène. Vyroubova, qui se trouve non loin, se déplace pour faire son piqué attitude soutenu par Noureev. Elle vise et avec une précision incroyable écrase ce vilain insecte avec sa pointe. Pendant la promenade en attitude la bête aplatie se colle sur son chausson de pointe et y reste collé d'une manière inesthétique jusqu'à la fin du pas de deux.
- Raymondo de Larrain avait fait un peu de danse. Dans le but de renouveler le répertoire de la compagnie il décide de devenir chorégraphe et crée pour nous un ballet appelé « Entre chats » sur une musique de Jean Michel Damase. Nous sommes 6 garçons, Imre Varady, James Urbain, Philippe Dahlmann, Karl Waelander, Floris Alexander et moi avec Daphné Dale. Pendant qu'il nous crée la chorégraphie nous rigolons un peu de ses mouvements gauches et amateurs qu'il nous impose. Il nous les montre d'une manière exubérante et hystérique. Mais nous prenons du plaisir et nous amusons lorsqu'il nous crée de magnifiques costumes de chat et nous maquille individuellement pour les spectacles au Théâtre du Casino de Deauville. Il enlève tous les rideaux de scène et peint sur le mur du fond du théâtre les toits d'une magnifique ville imaginaire. Pendant le spectacle la porte de secours du fond de scène, qui est intégrée dans le tableau du mur peint par Larrain, s'ouvre et Daphné entre avec son superbe costume de chatte pour rejoindre ses matous.
- En tournée à Venise nous arrivons à pied sur la Piazza San Marco. Il se trouve que je marche à côté de Noureev et de l'imprésario Mario Porcile. Il se met à neiger doucement. Je dis : « tiens il neige ! » Mario réplique : « c'est très rare qu'il neige à Venise ! » Rudi répond : « c'est normal, il se passe toujours quelque chose d'extraordinaire quand j'arrive. »
- A Hamburg nous arrivons au théâtre pour la répétition de la Belle au Bois dormant. Il y a une énorme excitation du personnel technique et des danseurs déjà présents. La scène est inondée d'eau. Les décors magnifiques de Larrain du premier acte sont montés et prêts pour le spectacle mais pendent dans un état lamentable, trempés et dégoulinant d'eau. Quelqu'un a actionné une manette de secours qui se déclenche normalement en cas d'incendie pour arroser la scène d'eau. Larrain est catastrophé. Au lieu de répéter les machinistes déséquipent les décors, les étalent sur scène et nous nous activons avec des séchoirs, que les filles nous amènent de l'hôtel, à les sécher. En travaillant toute la nuit et le lendemain, Larrain arrive à repeindre ses décors et le spectacle peut avoir lieu. Dans les journaux le Ballet du Marquis de Cuevas fait les premières pages : « Sabotage ! On veut empêcher Rudolf Noureev de danser ! Les danseurs sauvent le spectacle ! »

- Noureev a un énorme succès. Pour les saluts à la fin de sa variation il sort de scène coté jardin, contourne la scène derrière le rideau de fond en marchant tranquillement et apparaît des coulisses coté cour. Il s’amuse à faire ça plusieurs fois. Les applaudissements durent plusieurs minutes.
- Souvent, au lieu de prendre le cours avec Beriozoff notre maître de ballet, Noureev me demande de faire la barre avec lui au foyer du théâtre. Nous sommes un groupe de jeunes danseurs qui suivent son entraînement avec enthousiasme.
- André Prokovsky a une technique prodigieuse. Pour impressionner Noureyev, il fait des séries de 8 double-tours en l’air suivi lors de sa variation et arrive à faire jusqu’à 12 pirouettes. Noureyev qui n’a pas la même technique exhibitionniste s’essaie dans « Don Quichotte » à faire 2 double-tours en l’air suivis, mais atterrit à chaque fois de travers. Il s’acharne et le refait à chaque spectacle. On se demande pourquoi il insiste mais l’admirons quand il arrive à les exécuter avec une propreté impeccable.
- À force de danser sur des scènes en pente mes double-tours en l’air se décalent et j’atterris comme Nounou de travers. Je prends peur à chaque décollage et finis par avoir un « complexe des double-tours » à tel point que je demande au maître de ballet de m’enlever du pas de cinq dans « Suite en blanc ». Puis tous les soirs, en lavant mes collants dans le lavabo de l’hôtel, je me mets en 5^{ème} position demi-plié pour bien sentir la symétrie de mon corps et l’aplomb avant le départ du saut.
- Dans un de mes premiers spectacles en tournée à Monte Carlo je danse un des 4 garçons de café dans la Gaité Parisienne de Léonide Massine. Ces garçons de café ont plusieurs danses entrecoupées de pantomimes et d’actions avec les accessoires sur les tables du café. Ces actions de mise en scène se ressemblent et après la danse de la fille aux fleurs je monte au vestiaire pour me changer en soldat au lieu d’attendre la 3^{ème} danse des garçons de café. Larrain me hurle après pour me demander ce que je fais et je lui réponds calmement que je change mon costume pour la prochaine danse des soldats. Avec effroi je m’aperçois trop tard que mes copains doivent improviser sur scène la dernière danse des garçons de café sans ma participation.
- Peggy van Praagh boite depuis des années suite à un accident. Un jour en tournée elle va voir un guérisseur très connu et revient heureuse et complètement rétablie. Son bonheur a duré plusieurs semaines mais au bout de quelques temps son handicap est malheureusement revenu.
- Beaucoup plus tard j’apprends via un article dans « Vanity Fair » intitulé « The Rockefeller and the Ballet Boys » que Raymundo Larrain a marié la marquise de Cuevas et lui a donné comme cadeau de mariage une nouvelle chaise roulante et un nouveau dentier. Après la mort de la marquise un procès contre Larrain a lieu, car il a fait disparaître toute sa fortune.
- Nous sommes en vol en partance de Paris. Assis près du hublot au dessus des ailes je vois de l’huile et des flammes sortir d’un réacteur et je dis calmement à une hôtesse

que cela ne me semble pas normal. Sans me répondre elle court vers la cabine de pilotage. Peu après le pilote nous annonce qu'à cause d'une petite panne nous devons retourner à Paris. En atterrissant des voitures de pompiers, sirènes allumées, nous accompagnent prêt pour éteindre l'incendie. Après plusieurs heures d'attente un autre avion nous est mis à disposition.

Extraits de mon journal ou des lettres : « Nous sommes en Israël et dansons à Tel Aviv au Man Auditorium. La salle est toujours pleine et nous avons un grand succès. Les trois Ivans plaisent beaucoup. Des fois nous avons 5 rappels et les gens applaudissent en cadence. »
« Je travaille beaucoup et je fais des progrès ces derniers temps. Mes tours en l'air et pirouettes sont mieux, car je travaille différemment avec beaucoup d'énergie et envie. Pour renforcer ma confiance en moi je me dis que je suis formidable »
« Je me réjouis d'aller à Vienne. Après Vienne nous voyageons en train pendant 3 jours pour aller à Catania. Ensuite c'est Naples. J'ai une belle vie. Je suis content et reconnaissant. Je ne sais pas si je vais arriver à mon but. Je vais y travailler. Des fois j'ai beaucoup de courage et ça me fait avancer un bon bout mais souvent je suis découragé. Alors j'ouvre mon calepin et je marque je veux, je peux. »
« Larrain m'a dit qu'il voulait me pousser et aider à avancer. Il veut me donner une grande chance et me faire danser « l'oiseau bleu ». Ça ne va pas ? Il veut me faire danser la place de Golovine et mes tours en l'air et pirouettes ne sont toujours pas d'aplomb ! Bon je vais prendre cette chance et travailler jour et nuit. »

Afin d'ajouter une touche féminine voici un extrait des mémoires de Ghislaine Thesmar, avec sa permission ; « Une partie du voyage en train était consacrée à l'échange de bons plans auprès de celles qui connaissaient déjà la ville étape. Je devais avoir l'air suffisamment inquiète pour que l'une des Argentines s'en rende compte et me propose de me joindre à son groupe. Elle connaissait une petite maison où elle louait, à chaque passage de la compagnie, une chambre au rez-de-chaussée. Elles étaient déjà trois mais m'assura qu'il leur serait facile de demander un quatrième lit ce qui réduirait l'écot de chacune pour la location. Tout le monde était ravi! Jusqu'au moment où je fis incursion dans ce «petit paradis» de 20 mètres carrés encombré de quatre lits, une table et quatre chaises. Faute de place, nous dûmes laisser nos valises dans l'entrée. Nous disposions également d'une minuscule salle de bains curieusement meublée d'une table sur laquelle se trouvait un petit réchaud qui nous permettait de réchauffer les plats achetés chez un traiteur voisin pour notre repas. Certaines danseuses possédaient de vrais ustensiles de cuisine qu'elles rangeaient consciencieusement dans leurs valises car il fallait, là encore, être économe d'espace car nous n'avions droit qu'à deux valises : l'une pour les affaires de ville, dont nous avons la charge, et l'autre qui était déposée au théâtre par la compagnie et contenait nos chaussons, nos affaires de répétition, nos nécessaires à maquillage, nos peignoirs, nos serviettes et tout le reste. Le gros problème des danseuses en tournée, ce n'est pas tant la cuisine de camping, que l'on peut toujours faire sur un coin de baignoire, que la lessive quotidienne, abondante, de nos affaires de répétition, de nos collants, etc. »

Ballets dansés chez Cuevas (corps de ballet et soliste) :

La Somnambule (George Balanchine), Gaité Parisienne (Leonid Massine), Giselle (Michel Fokine), Suite en blanc (Serge Lifar), Variations pour quatre (Anton Dolin), Prince Igor (Michael Fokine), Entre chats (Raymundo Larrin), Constantia (William Dollar), La Belle au Bois Dormant (Petipa, Nijinska, Helpmann), Salomé (Serge Lifar), Corrida (David Lichine)

Le Ballet du Marquis de Cuevas



Photo Fayer Wien